

Paroles Debout

Michel Camus, *Roberto Juarroz. Mais au centre du vide il y a une autre fête*, Jean-Michel Place, « Poésie », 122 p.

Pierre Ouellet

Number 183, March–April 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17712ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, P. (2002). Paroles Debout / Michel Camus, *Roberto Juarroz. Mais au centre du vide il y a une autre fête*, Jean-Michel Place, « Poésie », 122 p. *Spirale*, (183), 12–13.

PAROLES DEBOUT

ROBERTO JUARROZ. MAIS AU CENTRE DU VIDE IL Y A UNE AUTRE FÊTE de Michel Camus

Jean-Michel Place, « Poésie », 122 p.

TOUT poème est une colonne de sens et de son, non pas dressée dans l'air sur la page blanche mais qui s'enfonce progressivement dans les profondeurs du vide, dont le fond grouillant remonte à la surface et nous éclabousse, montrant sur quel néant repose notre présence au monde. Toute poésie est verticale, comme le répète Juarroz depuis son premier livre : « Toute poésie est un doute, / tout silence un autre doute [...] Tout dormir est un enfoncement, / tout réveil un autre enfoncement » — « signe dans le vide » et « enfoncement du temps », précise-t-il dans *Poésie verticale XI*. L'homme et le poème vivent debout pour mieux s'enfoncer en eux-mêmes, dans ce qui s'enfouit au plus profond, sous leur propre être ou leur propre néant, dans l'immense trou que leur centre de gravité creuse dans leur âme et dans leur souffle, pour que la parole y prenne sa source, s'élevant dès lors en une tout autre humanité, en une tout autre profération, où l'on peut voir et entendre que l'être et la voix ne poussent leur premier cri et ne lancent leur dernier chant qu'en repoussant la terre où ils s'enfoncent petit à petit, conscients qu'on ne monte qu'en descendant comme le poème s'écrit de haut en bas avant d'apparaître dressé tel un seul homme au milieu de la page.

Un seul titre, *Poésie verticale*, pour plus d'une dizaine de livres — quatorze au total, traduits en français chez plusieurs éditeurs, parmi lesquels José Corti et les Éditions Lettres vives, animées par Michel Camus —, comme si la poésie tout entière n'avait qu'un nom pour désigner ses multiples faces, de la même façon que le mot Homme renvoie à tous les hommes et à chacun. Il y a une verticalité du poème comme il y a une humanité de l'homme, qui fait de la singularité des voix inscrites en chaque œuvre un « fragment vertical » de la voix humaine dans son intégralité : chaque poème se prélève sur l'univers de la parole, qui fonde l'universalité de l'être parlant, dont les langues diffèrent, bien sûr, de même que les voix et les accents, mais dont la faculté de s'exprimer dans son souffle traversé de voyelles et de consonnes que le poème, la prière et le chant élèvent en une haute colonne ou creusent en un puits sans fond, est proprement « universelle », en ce sens qu'elle dépasse l'homme pour former un monde au-delà ou en deçà, un monde qu'elle lui donne comme on donne naissance, un monde *un*, mais *autre* que lui, où il se transporte d'un bout à l'autre dans sa parole. Le poème concerne l'univers parce qu'il fait voir et entendre comment la parole nous « trans-

cede », dit Camus, comment la voix nous « passe au travers » en nous menant au-delà, autre part qu'en soi, autre part qu'au monde : dans l'univers qui transcende soi et monde, les *trans-scande*, les scande de travers, les traverse de rythmes où ils s'emportent l'un dans l'autre, le soi le plus profond marié au monde le plus secret, la parole la plus intérieure au réel le plus extérieur, l'altérité radicale de son propre souffle à celle plus radicale encore de l'air que l'on respire.

Dante's *Inferno* (extrait) de Tom Phillips, 1985

DR

Camus parle d'un « transpassage » ou d'un « transpassement » pour marquer l'étroite relation que cette poésie entretient avec la mort ou le *trespasser*, qui est un *trans*-passer, rappelle-t-il, façon de dépasser la finitude non en la niant mais en la transgressant, comme on fait d'un interdit : la parole poétique transcende ce qui s'interdit entre la parole et le silence, entre le visible et l'invisible, ce qui interdit l'accès ou le passage du dit au non-dit, entre lesquels la poésie élit domicile comme si on ne pouvait séjourner en ce monde que dans le voyage incessant d'un côté à l'autre de notre trans-réalité. Camus parle alors d'une pensée « *trialectique* qui, transcendant la dialectique binaire, est proche du "troisième espace" de René Char et de l'esprit ternaire de Nietzsche dans sa lettre à Overbeck du 31 décembre 1832 : "Je ne suis ni esprit ni corps, mais une troisième chose" ». Il précise que

« cette "troisième chose", Edmund Husserl l'appelle le "je" transcendantal : tiers secrètement inclus dans la nature naturée du corps et de l'esprit ou de la chair et de l'âme de son sang », donnant dès lors tout son poids à ce distique de Juarroz : « L'éclair de la vie / crée l'éternité sur l'autre face de la mort », qui fait pendant au fragment où il écrit : « le temps est un moyen qu'a l'éternité de veiller sur nous ».

L'entrepoème

La trans-scansion propre au poème, *éclair* et *veille* à la fois, nous fait passer à chaque instant la ligne de démarcation entre le temps et l'éternité, amenant la mort dans la vie sous la forme d'une veille du tout autre sur soi et emmenant la vie dans la mort où elle devient son autre face sous la forme énigmatique de l'éternel. Non parce que le corps et l'esprit se transmutent l'un dans l'autre à l'occasion de la naissance ou de l'agonie, mais parce que le sujet lui-même — à chaque instant de sa vie, où il se transcende jusque dans sa chair qui n'existe qu'hors d'elle, vivant *de* et *dans* un monde « autre », infiniment autre que tout ce qu'on peut être, puisqu'il inclut la possibilité de sa disparition — se situe sur la frontière que représente le tiers secrètement inclus entre l'ici et là-bas, le soi et l'autre, la vie et la mort, le temps et l'éternité. Ce que Juarroz résume en écrivant : « La part du oui / qu'il y a dans le non / et la part du non / qu'il y a dans le oui / sortent parfois de leur lit / et s'unissent dans un autre lit / qui n'est ni oui ni non. / Dans ce lit court le fleuve / des plus vives eaux » — celui du poème, qui couche la voix humaine dans un lit vertical où sa double position d'être vivant et d'être mortel se trouve transcendée, l'une et l'autre coulant de source vers leur dépassement commun, dans le transpassage des eaux les plus vives qui sortent de leur lit à tout moment parce qu'elles ne connaissent nulle part de rives qui les contiennent ni d'interdit qui les retienne entre un oui et un non, du côté de l'être ou du néant.

« Dormir est une autre façon de penser. / Penser, une autre façon de rêver. / Rêver, une autre façon de ne pas être. / Ne pas être, une autre façon d'exister », écrit Juarroz dans *Poésie verticale IX*, où l'on peut voir que le poème est pure « façon », mais façon *autre*, comme le verbe grec *poïen* nous le rappelle, qui veut dire « façonner » mais selon l'art de surprendre et d'étonner, d'émouvoir ou de troubler, et où l'on comprend du même coup que les diverses modalités de l'être

et du non-être sont des « facettes » d'une seule et même réalité, que le poème vertical, tournant sur lui-même telle une toupie, tel un moulin à prière, faisant face à toutes les directions de l'espace et à tous les aspects du temps, donne à voir tour à tour, dans son mouvement vertigineux, si vif qu'il efface les oppositions, faisant couler telle chose et son contraire d'une seule et même source ou découler l'être et le néant d'un même élan, qui nous emporte dans son souffle. Poème incantatoire, qui *incante* l'être, enchante le rien lui-même, réenchante le vide où nous tombons dans l'étourdissement de notre vie : « *La roue tourne et tourne. / Les chemins s'enroulent / autour de la roue / et la roue les entraîne / comme des rubans poudreux* » (Poésie verticale IX).

Contre Jacques Roubaud, qui affirme que « *la poésie ne pense pas* », Roberto Juarroz et Michel Camus supposent qu'elle *pense autrement*. Citant Unamuno, Camus rappelle que « *penser, c'est ne pouvoir pénétrer cela même que nous pensons* » : « *la pensée ressent, le sentiment pense* ». Le poème est le lieu d'un tel chiasme, où une autre *pénétration* et une autre *expression* sont possibles, par la seule manière de voir qu'entraînent ses « façons » de dire ou de ne pas dire. Juarroz écrit : « *Il ne voulait ni entrer ni sortir / Il savait que cela ne se peut. / Il voulait seulement voir : voir* » (Poésie verticale XII). Cette tautologie, « *voir : voir* », n'est pas l'indice d'une identité que signerait le double point, tel un signe d'égalité masqué, mais l'expression d'un gouffre commun entre la vue et le vu, la vision et la visée, la pensée et le pensé, autant dire l'homme et le monde, qui s'y jettent sans retenue en se jetant l'un sur l'autre : « *La parole de l'homme est l'abîme. / L'abîme / qui brûle comme un bois : / un bois qui régénère en brûlant* », écrit Juarroz dans Poésie verticale XII.

Bruit de fond

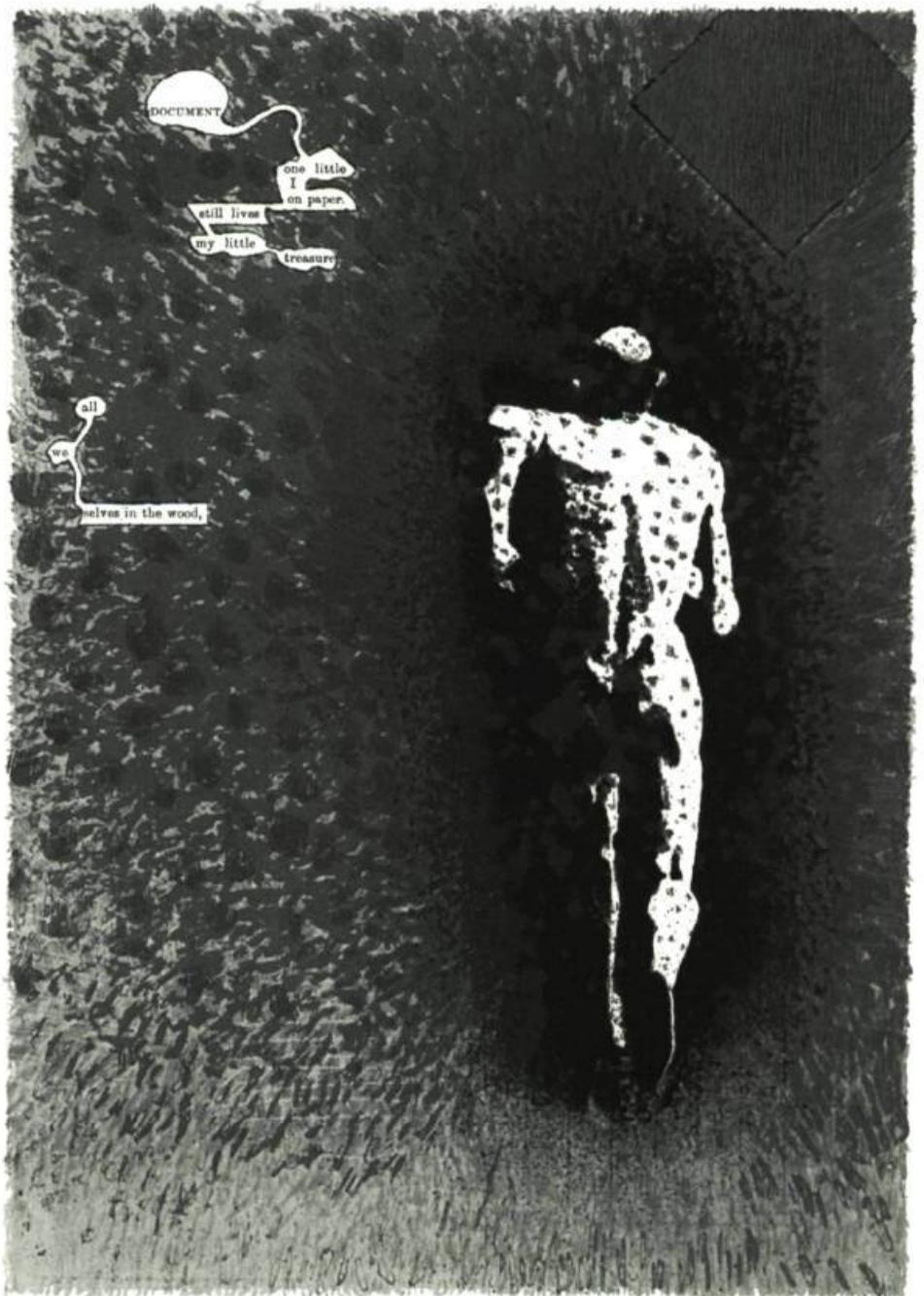
« *Mais au centre du vide il y a une autre fête* », dit un autre vers du poète, que Camus a placé en sous-titre sur la page de couverture de son livre, comme si l'enfoncement poétique — l'engouffrement de l'homme dans son néant et du sens dans le non-sens — ne signifiait nullement le désastre appréhendé ou l'angoissante disparition de notre humanité parlante mais la chance inespérée d'un ressourcement dans une joie plus profonde que le malheur, une joie qu'exprime l'élan propre à *l'énergie du désespoir* grâce à laquelle l'homme peut retrouver dans ce qu'il a perdu, incluant son sens et son identité, ce qui mérite seul d'être retrouvé ou re-découvert. Cette découverte, qui n'a rien à voir avec le « dévoilement » d'une vérité (*alétheia* ou *apocalypse*), est le fait même de la poésie, *fiat lux* ultime, genèse d'après la fin, implosion de toute lumière au sein de sa propre obscurité : « *intempérie de la lumière / zone sereine et dépouillée / où il n'y a aucune différence / entre les lumières allumées / et les lumières éteintes* » (Poésie verticale XII). Michel Camus, grand lecteur de Daumal,

d'Artaud et de Beckett comme de Husserl, de Lupasco et de Nicoliescu, sait lire cette poésie comme nul autre, dans la complicité secrète qui se tisse entre les voix les plus diverses quand elles se mettent à l'écoute d'une même *rumeur*, ce grand « bruit de fond » non dévoilé que le poème seul sait capter, quand il se réalise en pensée, capable de donner du sens et de la voix à ce qui dépasse l'entendement, à ce qui transcende la conscience, à ce qui nous entraîne au-delà, dans la verticalité vertigineuse du monde et de

la parole où on n'est sûr de rien, sinon de tomber sur plus vrai que soi, plus humain que l'homme, plus réel que notre vaine réalité.

PIERRE OUELLET

1. Juarroz a aussi publié des aphorismes et des réflexions sous le titre de *Fragments verticaux*, traduits par Silvia Baron Supervielle et publiés chez José Corti en 1994. Signalons de même la parution récente, aux éditions Lettres vives, d'entretiens regroupés sous le titre de *Fidélité à l'éclair*.



Dante's *Inferno* (extrait) de Tom Phillips, 1985